La Bouche de l'enfer, un extrait du livre d'heures de Catherine de Clèves, (épouse du duc de Gueldre), vers 1440, Morgan Library & Museum, New York, États-Unis.

Le Petit Monde

Recueil de billets du soir

En toute justice je dédie ce livre
à mes deux collaborateurs illettrés
Bernard et Marie

L'auteur a recueilli dans ce petit volume quelques billets du soir publiés dans *Le Devoir* sous divers pseudonymes. Ils traitent tous des enfants. Cela permet de leur donner un titre collectif et établit entre eux une sorte de lien.

La méprise

Dans la sente du pré, qu'un soleil intense blanchissait, trois clairs costumes d'enfants bravaient la chaleur de midi. C'étaient Toto, Nanette et Dédée. Leur seule présence en cet endroit, à l'ombre chiche, était une désobéissance formelle aux prescriptions de la prudence maternelle; elle s'aggravait d'une circonstance incriminante, car sur un talus proche se voyait côte-à-côte le cône évasé des trois chapeaux de paille. Bah! maman n'en saurait rien; tantôt, ils s'étendraient dans les hautes herbes, à l'ombre, sécheraient au vent leurs boucles ondulées et rentreraient rafraîchis, reposés.

Toto se penche vers le sol où l'ombre des arbustes voisins projette une dentelle compliquée de feuillages. Il a vu les minuscules volcans des fourmilières; il suit le laborieux mouvement de la colonie. Ses deux sœurs le rejoignent. Nanette s'interpose quand, de son sabre de bois, il va détruire la régularité d'un cratère bordé de sable qui s'épanouit, au ras du sol.

— Faut pas déranger les fourmis, Toto; ça pique fort.

— Bah! s'exclame le petit homme du haut de ses quatre ans, c'est bon pour les filles d'avoir peur. J'ai pas peur de ça, moi. J'ai pas peur de rien.

— Oui, t'as peur de quelque chose.

— J'ai pas peur de rien.

— Oui, t'as peur des rats.

— J'ai pas peur des rats. J'en ai pris un dans ma main.

— T'en as pas pris dans tes mains; parce que ça reste pas dans les mains : ça bouge trop.

— Des rats! c'est pas mauvais, dit Toto.

— Ça mange le fromage, dit Nanette, et puis ça fait peur aux femmes. Maman monte sur la table, quand papa en parle. A monterait pas, si c'était pas mauvais.

— Ça mange pas les oiseaux comme les chats, repart Toto, ça grimpe pas dans les arbres, ça a des pattes comme les moineaux.

Dédée intervient craintivement : « Moi, z'ai peur des rats. »

Toto prend l'attitude d'un toréador et l'épée pointant vers la terre, menaçant un rat invisible : « Tu verras, s'il en vient un, je le mourrai avec mon sabre. »

Hélas! Toto, pourquoi te vantes-tu, pourquoi ruines-tu déjà dans l'estime de cette petite femme la confiance dans le courage et le dévouement masculin?

À peine as-tu fini tes bravades que trois cris simultanés partent de trois poitrines, que Dédée embrasse la terre de ses menottes potelées et crache des gravois avec des sanglots.

Une bête folle, lancée comme une balle, a couru à travers les jambes des enfants et grimpé aux branches d'un orme.

Toto, confus, ne dit pas mot, mais Nanette, impitoyable :

— Tu vois bien que t'as peur des rats, puis tu vois bien que ça grimpe dans les arbres. Toi, t'es un peureux comme nous autres.

Et pendant qu'ils rentrent chez eux piteux, traînant la pleurante Dédée par la main, essoufflés, rouges, en grand danger d'être grondés, Toto enfin réussit à échafauder une défense qu'il croit suffisante à réhabiliter son honneur; aussi ronchonne-t-il continuellement :

— Tu sais, le rat que j'ai pris dans ma main, eh bien! il était mort et pis y avait pas la queue grosse comme celui-là.

La zoologie courte des trois petits leur a fait prendre pour un rat un écureuil qui, plus effrayé qu'eux de son aventure, tremble comme la feuille contre laquelle il s'abrite.

L'époque des enfants

Les enfants, c'est tout ce qu'il y a de bon dans la vie. Et parce que les fêtes ce sont spécialement les jours des enfants, ce temps est tout ce qu'il y a de meilleur dans l'année. Leur candeur et leur naïveté sont la vraie Fontaine de Jouvence; à leur contact on retrouve sa jeunesse. Pendant un mois de l'année, l'imagination adulte n'est hantée que de pensers simples et gais. Elle s'applique à chercher ce qui fera le bonheur des enfants, à deviner ce qui pourra allumer dans leurs yeux l'étincelle de la surprise, quand, pieds nus dans leurs mules, se tenant par la main, cherchant dans la solidarité plus de courage pour affronter la grande joie qui fait peur presque autant que la grande peine, ils s'avanceront vers le sapin magique, dont les fruits sont jouets et sucreries. L'arbre de Noël, pour une petite tête de trois ou quatre ans, c'est, en effet, l'arbre phénoménal, l'arbre qui pousse des jouets.

Quel crayon humoriste saisira les répétitions des grands jours où la barbe des papas se penche sur les locomotives minuscules, où leur mémoire rappelle violemment à elle les vagues notions de mécanique et de physique apprises au collège; où l'on délibère gravement sur les causes d'un accident de chemin de fer long comme la main, sur l'endroit où doit être déposée la goutte d'huile salutaire; sur l'inclinaison qu'il convient de donner aux rails pour faire échec à la force centrifuge.

Pendant que les hommes font ainsi étalage de leur science tâtonnante, les femmes, en cercle, admirent, approuvent ou critiquent suivant que le convoi lilliputien obéit à la direction ou fuit sa voie de fer blanc.

Oh! les efforts maladroits des pères qui éprouvent le mécanisme d'une toupie savante, qui se font la main afin de ne pas « manquer leur coup » quand l'enfant dira, impératif : « Fais-la marcher! » Oh! quelle scène affolée quand le commutateur ayant été tourné on s'aperçoit soudain que la guirlande de mignonnes ampoules électriques ne s'allume pas; la course chez l'électricien; le vissage et le dévissage des globes jusqu'à ce que jaillisse la lueur multicolore.

L'enfant rajeunit la famille, comme le printemps rajeunit la terre. Avec lui, l'époque des fêtes est gaie; mais sans lui, quelle tristesse! Les fêtes, ce n'est plus alors qu'une année qui finit, qu'un millésime qui s'ajoute à trente ou quarante autres, qu'une étape franchie dans la marche vers l'abîme qui, dirait-on, exerce déjà son attirance fatale.

Ceux qui détournent les yeux de la route poudreuse conduisant à la mort et regardent vers la juvénile caravane qui s'avance pleine de joie et d'espoir, peuvent seuls goûter l'époque de Noël et du nouvel an.

Émotions pures et naïves, il faut pour vous ressentir, retrouver son cœur d'enfant au contact des tout petits!

Conte de Noël

En ce temps-là, la colonie était pauvre, et les artisans manquaient.

Marie, la fille du sonneur, pieuse enfant, ornait l'autel de ses mains potelées. En mai, elle disposait les collerettes blanches des marguerites centrées d'or autour de la statue de la Vierge; en décembre, elle arrangeait, avec amour, les sombres aiguilles des épinettes pour que Jésus ait moins froid dans sa crèche, car l'église n'avait pas de feu.

Or, à force de bien écouter les homélies de monsieur le curé, de s'emplir longuement les yeux des images du missel, elle sut bientôt son catéchisme autant que le tabellion, et elle eut un grand désir de communier.

Elle le dit à monsieur le curé, et celui-ci l'ayant surprise, dans une longue oraison, devant l'endroit où Jésus devait descendre, la nuit de Noël, lui confia :

— Marie, tu es bonne et savante en catéchisme : tu communieras à la messe de minuit. Ce sera une belle fête pour la paroisse.

La petite Marie fut d'abord très contente, mais monsieur le curé et son père et sa mère lui avaient raconté que, tout là-bas, dans cette France bénie dont le souvenir les faisait souvent pleurer, les fillettes de son âge, pour honorer Notre-Seigneur, se vêtaient de blanc à sa première visite. Marie éprouva beaucoup de peine, car elle n'avait qu'une mante bleue et sa mère ni personne au village ne savait filer le lin pour lui faire une robe blanche. Elle avait peur de déplaire à son hôte divin.

Or, la veille de Noël, comme elle plaçait dans la crèche la statue de la Vierge, il lui sembla que la grossière figure de bois peint lui souriait. « Sainte Marie, dit-elle, heureuse, donnez-moi pour recevoir votre fils un voile pur comme ils en ont en France. Voyez, ma sainte patronne, la terre elle-même devient immaculée pour recevoir votre Fils, donnez-moi une robe blanche comme la neige! »

Mais la clochette de la tour de chaume agitait son faible battant pour la messe de minuit, que Marie, qui cheminait à côté de sa mère, n'avait pas sa robe. Elle oubliait même sa peine tant elle priait avec ferveur, subissant, insensible, la caresse des flocons de neige qui la couvraient, petit à petit, d'une hermine éclatante, étoilée de diamants.

Elle s'approcha de la table divine, les yeux clos et reçut Jésus dans son cœur et Il s'y complut comme en un ciboire d'or. Cependant, quand elle regagnait sa place, des murmures troublèrent son extase : « Miracle! disait-on, miracle! »

Et elle vit, émerveillée, qu'elle était vêtue d'une robe étincelante de célestes joyaux, et que sa sainte patronne lui avait donné sa robe blanche.

Noël 1913

Noël ! Noël !

La Terre attend son roi. Comme une communiante, elle s'est vêtue de blanc. Des fleurs fragiles de neige s'épanouissent dans les arbres, les toits sont tendus d'hermine et les rues voilent leur hideur.

Jésus va naître.

Les cent croix de la ville se dressent comme un acte de foi dans la nuit étoilée. Au-dessous d'elles, les hommes se rappellent un moment qu'ils sont tous frères dans la grande famille de la Chrétienté. Les pauvres mêmes sont heureux, car Noël est leur fête. Les premiers, comme naguère les bergers, ils entendent le carillon de la messe de minuit qui, s'éveillant dans les pierres grises de Notre-Dame, gagne, petit à petit, en une marée montante d'harmonie, les clochers, les dômes et les tours. La voix du bronze vient mourir, contre les vitres hermétiques et les rideaux lourds, mais elle entre, sans peine, gaie et sonore, par les lucarnes disjointes des mansardes.

Les églises, tristement closes par ailleurs, tendent aux guenillous, cette nuit-là, leurs deux battants ouverts, et jusqu'au matin, près de la tiédeur des calorifères, ils pourront voir danser la lumière d'or des cierges, respirer les parfums de l'encens, recevoir dans leurs âmes, enveloppé de la grande voix de l'orgue, l'apaisement des vieux cantiques, et rapprocher avec fierté leurs loques de celles de l'Enfant-Dieu. Et pendant qu'à la douce chaleur, leur viendront avec des somnolences, des rêves de bonheur, peut-être que des anges en robe noire – il en est à Montréal – iront chez les enfants laissés sans crainte au foyer, puisque les poêles sont éteints, emplir les bas pendus que des trous agrandissent.

La neige « pelote »

C'était jeudi et la neige pelotait. Heureuse rencontre qui engendre, pour les enfants, douze heures de bonheur. Leurs instincts batailleurs les font chercher dans cette matière plus malléable que l'argile des munitions. Ils se « garrochent » avec fureur; puis, lassés de la petite guerre, ils se tournent vers d'autres divertissements.

Un piéton passe près d'un groupe et note l'air amusé et sournois des enfants qui tiennent quelque chose derrière le dos. Dix pas plus loin il reçoit, sur son couvre-chef une boule qui l'ébranle et le jette par terre. Là-bas fusent les rires des enfants qui excitent la colère de la cible et épient ses gestes pour voir si elle leur donnera pas la chasse. Ah! comme on trouve meilleur le bonheur qu'on cueille au bord du danger! La colère vous fait voir un moment rouge, ô passant, vous allez vous élancer malgré votre poids et votre dignité pour châtier les petits polissons, mais voilà que toute votre jeunesse vous remonte à la tête à la vue de leurs figures espiègles et vous vous rappelez les boules de neige que vous avez commises. Justice distributive et immanente : à trente ans vous attrapez la correction que vous méritiez à dix.

Dans la rue, jouent d'autres groupes. Ceux-là plus paisibles trouvent dans la neige matière à exercer leurs talents de sculpteurs. L'école sphériste date de la première neige qui a blanchi la terre et de la première main d'enfant qui l'a palpée. Déjà des talents précoces donnent de l'allure et du mouvement aux bonshommes de neige. Et quelle ingéniosité dans la recherche des ingrédients qui imiteront le mieux la vie! Pas de bonhomme complet sans une pipe qu'un bâton de hockey rompu quelquefois exprès – c'est la maman qui pestera! – singe à merveille; les morceaux de charbon font d'excellents boutons qui par les temps actuels ont plus de valeur que ne le pensent les enfants, et le chapeau sera celui d'un des juvéniles artistes qui y pincera un rhume, mais tant de plaisir.

Le soir tout ce monde rentrera l'onglée aux doigts, les pieds gelés comme s'ils trempaient dans l'eau, mais les joues fardées par la santé. Quelle joie ils trouvent à triturer cette blancheur à leur âme pareille, et qu'ils doivent être tristes les hivers noirs des petits négrillons tropicaux.

Les enfants ne seraient sûrement pas de l'avis de monsieur de Voltaire sur les arpents de neige – une jeudi qu'elle pelote.

« Santa Claus »

Hier, mon filleul Toto, ayant cassé un verre de Bohème, inondé de soupe la nappe et maculé de deux taches la jaquette des dimanches à son papa, allait faire la petite scène que Sainte-Beuve aimait parce que c'est le moment où on emporte les enfants, quand sa maman lui dit :

— Va, mon Chouchou, va chercher ta lettre de Noël pour la montrer à parrain.

Toto soudain calmé, me revint, une minute après, tapant le parquet de ses talons neufs et tenant des deux mains une feuille de papier, étoilée de pâtés d'encre, où sa grosse écriture, à peine différente des bâtons primitifs, avait inscrit ses desiderata.

La liste en était longue, la jeune expérience de mon filleul sachant déjà que le Bonhomme Noël est généreux... pour les enfants des riches. Comme je la parcourais, tachant d'y dénicher un cadeau assorti à la bourse du parrain, je remarquai l'en-tête en orthographe réformée : À meusieu Centa-Classe.

— Quel est ce monsieur à qui tu t'adresses? dis-je.

— C'est lui, tu sais, qui donne les joujoux.

— Mon cher filleul, je croyais que Santa-Claus allait dans Westmount chez les petits Anglais.

De mon temps, les petits Canadiens étaient plus patients que toi. Ils attendaient, huit jours plus tard que le Xmas, le passage du père Noël, un bon vieux type de trappeur. Même on nous racontait que celui-ci était accompagné d'un autre vieillard, bien méchant, le père Fouettard, qui laissait des verges aux enfants pas sages.

Toto, si tu veux que parrain obtienne pour toi un beau cheval mécanique, change l'adresse de ta lettre, et ajoute un *post-scriptum* où tu demanderas des verges pour papa et maman. Ils le méritent bien, va, pour anglifier ta petite imagination, en profanant nos belles légendes.

Et Toto a tout de suite, devant son père et sa mère vexés, rédigé mon *post-scriptum*.

Amour maternel

Toutes les mamans étaient rangées près des voiturettes vides. Elles avaient pris leurs poupons au poing. Les uns suçaient consciencieusement leur biberon; les autres reflétaient l'étonnement le plus complet de cette foule, de ce monsieur nu-tête, qui gesticulait, dans leurs prunelles claires. Il y en avait des blonds joufflus, énormes, comme les bambinos des tableaux des vieux maîtres, d'autres, plus délicats, moins débordants de vitalité, simplement potelés. Il y avait, enfin, une troisième catégorie, la moins nombreuse heureusement, celle des décharnés, des maigrelets. On en remarquait un surtout, au tout premier rang, qui ouvrait une bouche comme un gouffre, montrait le plafond de son palais. Il n'avait pas six mois; il paraissait quasi centenaire. Sa peau était mince et sèche.

On aurait voulu que la mère gazât cette laideur sous un voile. Elle, au contraire, jeune et belle, vingt-cinq ans à peine, l'étalait. Et je me dis : « Ce n'est peut-être pas la mère. »

Elle goûtait une à une chacune des paroles que le médecin prononçait sur la façon de soigner les tout petits. Elle les enregistrait dans sa mémoire, car il est sûr qu'elle se proposait de faire de cette petite chair malade un gros poupon, comme le blond aux yeux noirs d'à côté qui faisait craquer sa brassière.

Pouvais-je avoir erré à ce point? C'était bien la maman! Toute autre qu'elle eût rougi de ce rejeton mal venu. Elle n'apercevait pas sa laideur. Elle savait seulement qu'il était maigre, car cela se sent au poids. Mais les défauts qui se saisissent par les yeux, les mères ne les voient pas.

Dieu, qui n'envoie pas à toutes des enfants également beaux, les aveugle. Ses desseins sont admirables; car les enfants les plus malingres reçoivent les mêmes cajoleries, les mêmes tendresses que les plus jolis, eux qui seraient délaissés, malmenés peut-être et précocement aigris sans ce bandeau qu'il a mis sur tous les yeux des mères : l'amour.

La recette

La maman chante bas, très bas, pour habituer, petit à petit, Bébé au silence. Le sommeil ne le tente guère. Au moment, où il semble bercé par les songes, il se raidit et risque un œil sous le bras maternel, comme la tête du poussin jaillit vingt fois de sous l'aile qui l'étreint avant que la chaude torpeur l'insensibilise.

La mélodie languissante finit pourtant par produire son effet. Les conversations qui s'étaient respectueusement éteintes pour permettre le sommeil de sa majesté l'Enfant se ravivent et pendant qu'elle l'enroule dans la chaude caresse d'une couverture, la maman dit à ses amis :

— Vous le trouvez beau, Bébé? Je ne demande cela que pour la forme. Je sais fort bien que si c'était non, vous diriez oui quand même. L'essentiel, n'est-ce pas que moi, sa mère, je l'estime parfait? Il est sage au point de ne vouloir jamais être malade. En sortant d'ici vous vous gausserez de moi peut-être et vous vous écrirez : quelle naïve! La perfection de son fils n'existe qu'à ses yeux où la fatuité a mis ses lunettes roses. C'est égal. Le bonheur ne consiste-t-il pas à être content de ce qu'on a, quel que soit d'ailleurs cet objet.

Vous plairait-il de connaître la recette de ce bonheur?

— Oui, disent trois voix qui n'ont pas envie de rire du tout.

— Elle est bien naïve et bien sentimentale, mais s'attend-on à d'autre chose de la part d'une maman deux fois femme, comme a dit le poète. La voici, la formule magique. Quand Bébé n'était pas encore de ce monde, j'avais des moments de crucifiantes inquiétudes. Comment sera-t-il? Ne lui arrivera-t-il pas d'accident d'ici la fin de son voyage? Le garderai-je? Or, un jour, ayant lu qu'à Montréal, beaucoup de nouveau-nés arrivaient en ce monde sans qu'on ait même pu préparer pour les recevoir des langes chauds et nets, je me figurai ce qu'il en serait de ma douleur si Bébé n'avait pas eu de layette, quand la mienne était terminée bien longtemps avant son arrivée. Alors j'ai pris dans la layette qui, sans être riche, contenait bien plus que le nécessaire, de quoi composer un trousseau sommaire, et je l'ai envoyé à une pauvresse dans le même état que moi. Et depuis j'ai fait, chaque jour, cette prière :

« Seigneur, à moi vous ne devez rien. J'ai trop reçu; mais à l'enfant de cette pauvre femme, donnez la santé si nécessaire, et qu'il soit pour sa mère, bien loin d'un surcroît de travail, une consolation dans ses peines. Traitez-nous, Seigneur, mon enfant et moi, comme ces deux pauvres que vous ne pouvez abandonner dans votre grande sollicitude. »

« Je suis sûre, bien que je n'aie pas vu depuis l'une ou l'autre, que ma pauvresse et son fils sont pleinement heureux, car ma prière a été exaucée, pour ce qui me concerne », dit la jeune maman.

On baigne bébé

Les Zède, qui n'ont pas de bonne, ont deux bébés. Tous les gens riches ont des bonnes ou peuvent en avoir, mais personne – ainsi du moins pensent modestement les Zède – ne peut avoir deux bébés... comme les leurs.

L'absence de bonne, cela signifie pour les bébés moins de taloches secrètes et moins de gâteries apparentes, des oreilles plus propres, des repas toujours à point, des sorties moins fréquentes pour eux, mais aussi pour les parents; la vie quotidienne intimement mêlée, du lever au coucher, à celle de maman laissant dans la mémoire sensible des impressions qui valent sûrement l'exemple de la meilleure des bonnes, fût-elle Anglaise.

Les amis, par contre, s'aperçoivent de l'absence de la bonne. La conversation est impossible, à l'heure du thé, car le tambour de bébé noie le fracas des potins; son tricycle, qui arrive dans les jambes comme un chien fou, dérange la savante économie des robes longuement épinglées, meurtrit les pieds finement chaussés.

Et puis il y a l'heure du bain.

« L'heure du bain », les Zède prononcent ces simples mots, comme les courtisans au grand siècle devaient dire « l'heure du petit lever ». Si vous appelez vers sept heures du soir les Zède au téléphone, une voix pressée répond : « Voulez-vous rappeler plus tard : c'est l'heure du bain ». Si vous sonnez inopinément à leur porte, vous faites le pied de grue une demi-heure, puis on vous ouvre, sans remords et sans gêne : « Vous comprendrez n'est-ce pas? c'était l'heure du bain. »

Le bain, le bain de la dernière, c'est un rite sacré autour duquel gravitent plusieurs cérémonies accessoires.

* * *

La mise en scène du temple où se déroule ce rite demande bien cinq minutes. On pousse, au centre, la table qui doit recevoir la conque blanche de la baignoire. On procède ensuite à la chasse des courants d'air : les fenêtres sont abaissées soigneusement d'une poussée vigoureuse : on ferme par-dessus les persiennes hermétiques, on rejoint les rideaux épais.

Dans le réceptacle émaillé, on dose savamment l'eau chaude avec la froide. On tend, sur la table, des serviettes souples et poilues; brosses, savonniers, boîte à poudre et eau-de-Cologne sont disposées à portée de la main. On tire alors le bras de romaine solidement appendu au mur et, avec des soins infinis, la maman dépose les bourrelets de graisse de mademoiselle, dans la nacelle mobile. Le moment est grave; l'aiguille oscille sur le cadran de cuivre ce pendant que les bras potelés exécutent une sarabande. Voilà qu'ils s'arrêtent et l'aiguille avec eux. Que marque-t-elle? Une once de plus qu'hier! À la bonne heure, sans cela le froncement des sourcils maternels exprimerait le découragement du *diem perdidi*.

Mademoiselle a été déposée dans l'eau : une seconde elle est immobile, puis elle s'étire, lance un pied en l'air puis l'autre, puis abaisse les deux bras à la fois et l'eau rejaillit autour d'elle et sur elle. Des gouttelettes lui mettent des rivières de perles très riches sur sa peau, comme l'art le plus parfait n'en donnera pas aux mondaines. Elles s'irisent à la lumière, qui s'amuse à colorer cette jeune chair de tonalités inconnues de rose et de carmin. Et Mademoiselle, touchée de tous les côtés par la caresse de cette tiédeur liquide, sourit, puis se gargarise des cascades d'un rire inimitable.

C'est l'heure rituelle du bain.

Cette hydrothérapie a des vertus quasi surnaturelles.

Il rejaillit, de temps en temps, une goutte à la joue du papa ou de la maman, que l'on n'essuie pas comme les larmes de joie, car ce jet à peine visible efface les rides, dissipe les fatigues de la nuit penchée sur le berceau à veiller le sommeil de l'enfant troublé par on ne sait quel accès de fièvre parti comme il était venu sans dire pourquoi.

Le bain ce n'est pas seulement un rite, c'est un symbole. Les fenêtres closes et les portes closes disent : c'est en vous gardant contre les vents du dehors, vents de maladie et de dissipation que vous resterez heureux. La lampe, dont l'abat-jour concentre les rayons sur la petite tête aux cheveux capricieux et fous, dit : l'enfant c'est la lumière du foyer. Sans lui il est froid, il est triste; avec lui il est rayonnant et tiède. Il attire et rapproche des têtes qui peut-être se détourneraient. Il donne un sens à la vie, comme un phare il montre la voie.

La tête qui s'abandonne à la main maternelle, qui sans elle roulerait à l'asphyxie au fond de cette mince nappe d'eau, dit : ainsi enfants devez-vous vivre, toujours, tenus au-dessus des abîmes ignorés par l'autorité familiale.

À cette heure délicieuse, comprenez-vous, les non-initiés qui vous plaignez d'attendre à la porte et d'être éconduits au téléphone, qui trouvez ridicule cette sorte de culte, si vous y aviez accès, votre sourire gouailleur se mouillerait de gouttelettes que n'aurait pas lancées l'aspersion de la baigneuse.

Projet candide

À madame Borden,

Madame,

Chez nous, il y a trois petits enfants : Toto, Paul et puis moi. C'est Paul qu'est le plus vieux et Toto le plus fin, mais maman dit que les garçons, c'est toujours en retard et paresseux et que je suis bien plus avancée dans mes classes et que j'écris déjà sans beaucoup de fautes, tandis que Paul a écrit l'autre jour : un bo chapo, ce qui nous a fait rire beaucoup. Paul m'a dit tout à l'heure.

« Écris, toi, puisque tu es si fine, moi je ferai marcher les affaires comme dit papa. »

Et voilà, madame, pourquoi je vous écris. J'aimerais mieux que ça soit Paul, mais si il veut pas, il faut bien que ce soit moi parce que Toto ne fait encore que des bâtons. Je vous écris, et je suis sûr que maman ne serait pas contente, car elle n'aime pas que je fasse des lettres qu'elle ne relit pas. Elle dit que je laisse toujours des fautes de distraction. Et pourtant elle ne peut pas lire cette lettre-ci, car elle me trouverait trop effrontée de vous écrire, et vous me trouverez peut-être effrontée vous aussi, mais je ne serai pas là quand vous recevrez ma lettre et j'aurai moins honte.

Je veux vous raconter, madame, une affaire qu'on a pensée ensemble, mes petits frères et moi. Papa ne part pas avec la conscription, maman dit toujours : pourvu qu'il n'appelle pas la seconde classe ! Car il paraît que votre mari met les hommes dans des classes pour les envoyer à la guerre, comme si c'était des petits garçons, et que les maîtres sont bien stricts. Mais, mes oncles partent. Il y en a un qui est le frère de papa et deux qui sont les frères de maman. Ils sont venus tous les trois à Noël et notre dîner a été triste à cause de ça. Et c'est pendant ce dîner-là que la même idée est venue à Paul et à moi. Papa dit comme ça : « mes pauvres gars, il va bien falloir que vous partiez, et dire que c'est la faute de ce maudit argent. L'argent est devenu malfaisant. On le retrouve partout. La dernière élection a été faite par les gens à qui la guerre fait faire de l'argent, et ils n'en ont jamais assez. Pour que les commandes de munitions continuent on enverra se faire tuer jusqu'au dernier homme. »

Paul et moi nous avons écouté tout cela, et nous étions bien tristes, car papa avait l'air fâché et maman pleurait. Alors nous avons pensé une chose que nous nous sommes dit après. – As-tu compris ce que disait papa, que j'ai dit à Paul. C'est de l'argent qu'il leur faut. – Oui, je leur en donnerais bien si j'en avais, qu'il m'a dit. – Oh ! que j'ai répondu, si on avait écouté maman quand elle nous disait de mettre nos sous dans la belle poire verte avec une fente dedans au lieu d'aller les porter chez les marchands. – Oui, qu'il m'a dit, mais quand même ça n'en ferait pas beaucoup. Il y a un autre moyen. – Quoi ? que je lui ai demandé. – De faire comme pour la Sainte-Enfance. Toi tu vas à une école, moi je vais à une autre, Toto à une autre. On va demander, tous les trois, aux petits élèves de nous apporter tous leurs sous, on les mettra dans la tirelire verte et on les offrira à monsieur Borden. Et on lui dira : chaque fois que vous voudrez avoir de l'argent faites pas des lois qui font pleurer les mamans ; demandez-nous nos sous, on vous les donnera. Tu sais que la sœur nous a dit que les sous de la Sainte-Enfance ça faisait des millions, au bout de l'année, dans toutes les écoles du monde. En en demandant souvent à nos petits compagnons on aura peut-être des millions plus vite. Tiens, si les élèves avaient été fins comme nous au temps de Judas, jamais il aurait fait ce qu'il a fait à notre-seigneur.

Et je vous écrivais, madame, pour vous dire ça. J'ai écrit à vous parce que j'ai vu le portrait de votre mari et que j'ai eu peur de ses yeux, qui sont mauvais, alors ça me gênait trop. J'espère que vous lui ferez notre commission et que vous direz qu'il vaut mieux que les petits enfants soient privés de bonbons pour vous donner votre argent ; les enfants, y pleurent souvent et c'est pas triste, les mamans pleurent pas souvent, mais c'est si triste quand elles pleurent.

Jacqueline

« Y crèvera pas ! »

« Qu'ils sont heureux les chiens », affirme la chanson, « la police ne leur dit rien. »

Si la police ne leur dit rien, aux pauvres toutous, par contre la chaleur leur dit quelque chose.

Soudain, un dogue ou un mâtin, qui se promenait, jusque-là, la queue en tire-bouchon, de l'air indifférent du badaud, cuirassé, semblait-il, contre la chaleur, par sa toison épaisse, part, telle une balle lancée par un fou. Il va se heurter aux perrons, aux murailles des maisons. Quelque chose a passé sur ses yeux, une main invisible les a bandés. Les cris de la bête retentissent, étranges et lugubres : ce sont des hurlements longs et déchirants. Quand elle s'arrête, affaissée, que son maître la traîne, inerte, par son collier, on devine pourquoi elle se heurtait, tantôt, aux obstacles, comme privée de lumière ; l'épilepsie a fait chavirer ses yeux à l'intérieur de la tête. On n'aperçoit plus, ainsi que dans les statues de marbre antiques, que deux globes blancs ; une bave rosée mousse aux lèvres ; les flancs palpitent, l'animal n'a pas couru dix pas et on dirait, qu'une longue course a supprimé son haleine.

Hier, c'était le chien d'un pauvre camionneur, sorte de petit terre-neuve au poil noir et crépu. L'homme a sauté à bas de son siège aux premiers hurlements du mâtin. Il l'a saisi par le collier, l'a couché entre deux barriques ventrues dans le fond de la voiture, et pendant que ses deux petits gars, qu'il avait amenés sans doute par hasard, se hissaient sur les barriques pour éviter les morsures du chien enragé, qui avait la dent mauvaise, il courait chez le Grec le plus voisin, revenait avec un pot rouge de rouille et arrosait copieusement l'épileptique. En un instant, la foule était compacte. On y voyait de tout. Le tablier immaculé d'un commis de bar, reconnaissable, en outre, à ses cheveux soigneusement pommadés ; la salopette uniformément crasseuse du tâcheron, de sorte qu'elle paraît noire, avec, tout juste au bord, une lisière de bleu ; les cheveux gras des bonnes femmes qui reviennent du marché leur panier rebondi laissant déborder les racines serrées du céleri ou la longue pointe d'un navet ; les petits Juifs ramenant sans cesse d'un même geste leur paquet de journaux qui glisse sous le bras, et faisant tinter leurs sous, dans leur poche de pantalon ; plus loin, à l'écart, gardant contre les éclaboussures de l'eau leur fraîche toilette, les sténographes, curieuses mais prudentes, serrant convulsivement, à cause des tire-laine toujours à craindre dans les foules, leurs bourses à mailles où l'on voit au fond un mouchoir minuscule, une poudrette, quelques pièces blanches et l'accordéon des billets de tram.

L'homme vidait le contenu de son pot de fer, puis retournait chez le Grec, sans que le chien fît mine de revenir à lui. Je vis ses yeux ; ils étaient vitreux ; son ventre ballonnait, sa laine défrisée par ce déluge d'eau, laissait voir sa peau noire. Ainsi affalé et muet, il semblait un pauvre vieux cadavre de chien comme le fleuve en rejette tous les printemps sur la grève. Il n'y avait qu'à le laisser mourir. Le pauvre homme luttait toujours. Enfin, passe un monsieur, très grave, qui, sans doute, connaît l'espèce canine : « Sur la tête ! sur la tête ! » dit-il, en faisant le geste de vider le pot. Le camionneur obéit. Le chien secoue son poil collé, tire la langue et revient à lui.

Je me demandai pourquoi l'homme s'était donné tant de mal pour une bête laide, en somme, qui ne paraissait pas intelligente. Quand il enleva son cheval d'un grand coup de fouet, il dit à l'un des deux petits gars. « Y crèvera pas toujours. Es-tu content, p'tit coq ? »

Et je vis que le petit gars, qui était sans doute son ami, avait pleuré tandis que le chien menaçait de trépasser.

Mots d'enfant

Dieu me garde de médire de l'éducation ; elle efface les angles et adapte les pièces humaines au rouage de la société. Sans elle, la vie des collectivités serait une friction de tous les instants qui ferait du feu, comme on dit dans le peuple. Mais ainsi que les diamants bruts perdent parfois, dans l'acquisition des facettes brillantes que le joaillier leur donne, des parcelles d'une eau merveilleuse, dans le moule commun de l'éducation, que de qualités originales s'en vont !

Elle inflige cette sorte de fausse pudeur intellectuelle qui conduit à l'insincérité. L'enfant, qui a passé par l'école, n'exprime plus sa pensée avec cette crudité de jeune sauvage qui a marqué ses premières années, et qui détonnait de façon si amusante au milieu de la société polie qui l'entourait. À dix ans, il a déjà lu ; il a déjà appris les règles de la composition, il est déjà livresque. Ses sensations, il ne les exprime plus avec des mots à lui, mais avec les tournures qu'il a vues dans les auteurs. Et ce que son langage trouve en élégance, il le perd en force d'expression. Hugo, qui a tant aimé les enfants, ce pourquoi il a dû lui être beaucoup pardonné, s'est parfois amusé à noter leurs impressions franches et pittoresques devant un spectacle nouveau pour eux.

Sans être Hugo, on peut se livrer à cette petite étude pleine de charmes. Bernard, qui est de mes amis, a trois ans bien sonnés, mais il n'a pas attendu cet âge pour philosopher sur les choses, pour remonter d'effet à cause par des sentiers parfois inattendus. Un jour, c'était l'hiver dernier, il met à la fenêtre le rose de sa frimousse puis, après avoir longuement contemplé les arabesques capricieuses du givre et écouté les houhous du vent, il demande à sa maman, de compléter sa découverte. Il a trouvé une relation entre le vent et les fantaisies du givre, mais il reste encore le *missing link* :

— Avec quoi, maman, qu'il écrit le vent dans la vitre ? interroge-t-il.

Le jour qu'il a tant plu et qu'il demandait au bon Jésus de guérir la pluie afin qu'il puisse sortir, sa prière n'avait pas de succès évidemment, car il note soudain que l'averse, de calme et lente qu'elle était, redouble de violence. Désolé, il déclare :

— Voilà la pluie qui se dépêche maintenant.

En promenade, au débouché d'une ruelle, il recule comme épouvanté. Vers lui s'avance un Saint-Bernard (un chien Bernard, dit-il, depuis, sans parvenir à comprendre) majestueux, démesuré, dandinant sa bonne grosse tête, d'où pend une langue large, drue et rouge.

À cette taille, il n'est presque plus de l'espèce canine, ça n'a plus de bon sens que ce soit un chien : Et Bernard, mi-sceptique, mi-convaincu, de décréter : « Je pense bien que c'est une vache ! »

Marie et l'Action française

Marie a pris, pour la première fois, contact avec l'Action française. L'abord a été rude. Marie a quatre mois et demi, et un long usage du monde n'a pas encore assoupli ses gestes.

Elle était couchée sur la table, non pas de tout son long, car avec une choquante désinvolture elle affecte de se tenir le menton sur les genoux. Tantôt elle se gargarisait de longues tirades inarticulées, tantôt elle était secouée de ce rire particulier aux bébés, convulsif, expressif d'une joie trop forte pour leurs petits nerfs, qui effraie presque autant qu'il ravit, qu'une maman appelait le craquement d'une intelligence qui s'ouvre un peu plus à la réalité. Ses yeux buvaient ardemment la lumière suspendue au-dessus. Ô quelle couleur indéfinissable ils ont à cet âge ! Plus tard, ils seront sûrement noirs, mais ils gardent, pendant les premiers mois, une teinte bleutée d'un azur sombre profond, un reflet du paradis. Fleur merveilleuse, leur iris s'altère avec l'âge et bientôt ils ne seront déjà plus ce qu'ils sont aujourd'hui. Non seulement le temps aura effacé le potelé des poignets, étiré les membres, grossi la tête, meublé la bouche, mais il ne restera rien du bébé primitif ; ses yeux ne seront plus ceux qui ont reçu, pour la première fois, le jour.

Mais voilà que soudain, semblable au plus agile acrobate nippon, Marie s'est fait un pivot de son échine souple. Elle a oscillé dans un sens puis dans l'autre, ayant déjà la notion du mouvement. Privée du service de ses jambes, elle sait pourtant ce que l'élan donne de force de déplacement, et, sur le dos, elle s'élance véritablement.

Qu'est-ce qui peut bien la fasciner ainsi ? Sont-ce les journaux qui reposent sur la table, la lecture terminée ? Ils sont gris, sombres, et ne disent rien à des regards d'enfants qui ne s'accrochent qu'à la couleur. Non, c'est la couverture orange de l'Action française tranchant sur la grisaille des gazettes qui l'attire. S'arc-boutant sur ses coudes et ses talons, et grâce à l'élan initial, elle a tôt franchi l'espace considérable – tout est relatif ! – d'un bon pied. Les mains crispées par un violent désir, elle fouille dans le tas, puis petit à petit avec des efforts inouïs, elle attire à elle la brochurette qui bat des ailes. C'est une lutte pour ainsi dire à bras-le-corps. On devine ce qui doit arriver et déjà on veut intervenir pour sauver la revue à laquelle papa tient tant. Mais le papa curieux de voir la fin veut qu'on laisse faire. La petite serre dans ses poings convulsifs les deux feuillets de la couverture, les tord jusqu'à ce que le corps de la brochurette, libéré, retombe sur la table. Puis lentement embarrassée dans sa robe, dans sa bavette, le long desquelles elle glisse sa proie avec d'adorables gaucheries, elle réussit à la porter à ses lèvres. Avec plus de force que de grâce, à la vérité, elle bouchonne celles-ci vigoureusement par trois fois.

Mon Dieu ! ce triple baiser-là n'est pas un baiser banal. On prête des vertus surnaturelles aux choses. On frotta, dit-on, les lèvres d'Henri IV d'une gousse d'ail pour lui donner l'amour du terroir du sol gascon. Un papa n'est pas fâché que sa fille se soit frotté elle-même les lèvres de l'Action française et peut, sans grande imagination, y voir un symbole.

Le toutou de bébé

« Si vous connaissiez ma grand-mère, vous l'adoreriez comme moi, tout comme moi » chante le poète Botrel.

Bien des petits-fils qui pourraient reprendre au refrain avec le poète, car les grand-mamans, ça ne semble avoir d'autre but dans ce monde que de se dédommager du souci qu'elles ont eu à élever la première génération en s'imposant, de cœur content, plus de peine, plus de soin et plus de gâteries pour la deuxième.

Les mamans conservent quelque autorité ; les grand-mères n'en ont plus du tout, On dirait qu'elles sont heureuses d'abdiquer les responsabilités de l'éducatrice et de s'abandonner à la tyrannie des tout petits avec ivresse, tout comme elles auraient fait pour leurs propres enfants, si le devoir ne leur avait commandé de les corriger.

* * *

Un petit-fils de ma connaissance possède une de ces grand-mères soumises et obéissantes qu'il tyrannise d'ailleurs consciencieusement. Il est largement payé d'une affection qu'il témoigne à grand renfort de coups de poings dans la figure, ou en arrachant délicatement des pincées de cheveux, ou en fourrant ses doigts dans les yeux, par des cadeaux princiers. Récemment, il recevait un chien, tout ce qu'il a de plus « *made in Germany* », bien qu'il vînt de chez l'un de nos loyalistes marchands anglais. C'était à peine un jouet de petit bambin bourgeois comme lui, presque une œuvre d'art, tant l'artiste qui créa ce toutou, tout Boche qu'il était, avait copié de près la nature.

Le soir, il fallut sortir monsieur Bébé pour faire l'étrenne du toutou. Celui-ci est monté sur des roulettes. On passa une corde à son collier et avec sa docilité de chien artificiel tenu en laisse, il suivit, avec quelques à-coups, les dandinements de la démarche incertaine de son jeune maître.

Tout alla bien pendant vingt bonnes verges, quand soudain surgissent deux chiens, en chair et en os ceux-là, l'un vieux, l'autre jeune. Ils saluent le toutou de Nuremberg à la manière canine, le poil hérissé, le nez soupçonneux, le grognement hostile. Le vieux s'en va tout de suite un peu penaud de sa méprise. Quant à l'autre, il a pris la bête de caracul pour l'un de ses frères qui ignore volontairement le protocole de sa race et n'entreprend-il pas, l'imbécile, de la déchiqueter à belles dents. Il aurait accompli son travail en peu de temps sans un vigoureux coup de pied qu'il reçut en plein ventre.

Et bébé, pensez-vous qu'il essayait de défendre son joujou ? Pas du tout, les intrus partis, il s'élance sur leur piste en criant « *boo-woo* », laissant l'autre en plan. Il fallut mimer des aboiements et des sauts multiples avec la bestiole artificielle pour l'amener à la reprendre en laisse.

Il l'a reprise, mais il ne sera plus jamais dupe.

Bébé observe

Bébé a fait sa première sortie, en tramway, hier.

Sa première sortie n'est pas exacte, mais jusque là il était trop jeune, sa psychologie n'était pas éveillée. Maintenant, il en va bien autrement, non seulement il observe, non seulement il se rappelle, mais encore il imite et c'est même parfois très ennuyeux, ce petit singe de vos gestes, attaché à vos pas, qui ne choisit pas toujours, pour sa pantomime, les plus gracieux. Gare aux gens qui ont des tics ! Il les saisit tout de suite. Gare aux coquettes ! Il les trahit. « Comment qu'elle fait une telle ? » Posez-lui cette question simpliste et bébé fera le geste de se poudrer le museau avec un tampon de chamois. Il jouera, quelques fois, la scène même sans que vous le lui demandiez…

Il avait bien enregistré jusqu'ici quelques observations, mais il y manquait les fortes sensations. Il les a ressentis hier et, pendant plus d'une heure, nous l'avons vu pour ainsi dire en extase, agrippé convulsivement aux barres de cuivre de la portière, arc-bouté, comme s'il eut aspiré les visions rapides qui se déroulaient sous ses yeux. Rien ne l'a pu tirer de là. Il tournait vers père et mère des yeux noyés d'extase, quand on l'appelait, mais ne les reconnaissait pas. Ce n'était plus qu'un pauvre petit médium, pâli, hypnotisé par la vitesse et la curiosité. À peine, de temps à autre, poussait-il son « *bo-woyo* » accoutumé, si, par hasard, un représentant de la race canine pour laquelle, à cause de son poil beaucoup plus fourni, il professe une admiration plus considérable que pour la race humaine, traversait le panorama.

Bébé a fait de la vitesse, à dix milles à l'heure. Il a vu, avec une intensité telle, que j'ai compris pour la première fois qu'on pouvait « boire des yeux ».

La sensation initiale, celle de la dégringolade de la côte de la rue Amherst, l'a un peu stupéfié. Nous pensions cette stupeur passagère, mais indifférent au soleil qui tapait dur, indifférent aux joncs de la banquette qui marquaient son genou à fossette, indifférent à l'élastique qui lui pénétrait le gras des joues, son chapeau, appuyé au haut de la vitre, étant repoussé en arrière, suspendu pour ainsi dire des deux poings aux barres de la fenêtre, et rappelant un petit singe dans sa cage, qui serait blond et rose comme un chérubin, il est resté ainsi, tout le temps du trajet, cataleptique et admirateur.

Il a répandu son admiration sur tout : les taudis lézardés du quartier pauvre, les devantures à verroteries, à breloques et à guenilles du quartier juif, la désolation grise encadrée de vert tendre du Champ-de-Mars, le fard de l'hôtel de ville, les corniches de fer-blanc du palais de justice, et l'incomparable montagne qui semblait une fourmilière immense autour de laquelle s'agitait la laborieuse colonie. Il a tout aimé également, j'en suis sûr : les horreurs de l'homme et les beautés de la nature.

En l'observant, je pensais : « Combien de bonnes gens de la campagne, arrivant pour la première fois en ville, paraîtraient abasourdies ainsi et resteraient bouche bée, si elles s'écoutaient. Mais l'âge apprend la dissimulation. Et nous-mêmes, ne ridiculisons-nous pas sans cesse les enthousiastes, qui pour nous ne sont jamais que des naïfs. La civilisation n'est-elle pas la contrainte ?

« Mais nous avons notre punition. À force de réprimer nos sentiments, nous finissons par les ressentir à peine. Le métier de la plume nous oblige quelques fois à les rendre et nous devons alors, blasés, décrire la beauté de tel spectacle qui ne nous frappe plus. Nous sommes comme un appareil photographique dont la lentille serait couverte de poussière. Nous ne rendons plus que des clichés flous. »

Le cauchemar

Le sommeil des gloutons leur fait quelques fois expier leurs excès de table. Sur leur couche chaude (sans jeu de mot), ils se tournent et se retournent en proie à d'affreux cauchemars pendant que leur estomac irrité malaxe les ingrédients hétérogènes dont ils l'ont empli.

Dieu me garde, en ces temps de vie chère, du moindre accroc à la frugalité ! L'époque n'est plus où le carême cessait à Pâques ; il projette, hélas ! son ombre sur tous les repas de l'année. Les intempérances que j'avais commises étaient toutes spirituelles : j'avais mêlé la lecture des journaux à la lecture des fables de Lafontaine. Décidément, il est de ces mélanges contre lesquels l'esprit s'insurge. Je l'appris à mes dépens. Ayant regagné mon lit, la fermentation de mes lectures commença.

Un coin du Parc La Fontaine m'apparut (était-ce une relation avec l'auteur de mes fables ?). Sur l'herbe reverdie, des groupes d'enfants, si nombreux que mon œil n'en percevait pas la fin, s'amusaient bruyamment, loin des mamans et des bonnes. Soudain, un tramway, vieux, poussiéreux, qui avait l'air de sortir du château Ramezay, vint s'arrêter, en faisant crier ses rails rouillés près de l'un des groupes juvéniles. Je vois encore comment un certain petit bonhomme le regarda par-dessus son épaule sans se déranger, assis par terre et les deux paumes appuyées sur le gazon. Je prêtai l'oreille, car il me semblait ouïr une voix étrange. C'était, en effet, la voiture de monsieur Robert qui était douée de la parole. Je ne m'arrêtai pas pour m'étonner, vous savez qu'en songe on n'en a pas le temps, mais je tendis mon tube auditif. « Mes enfants, disait la voiture, vous êtes en bien grand danger dans cet endroit. Les automobiles vous menacent de toutes parts. Je sais, pour avoir entendu la conversation de deux chauffeurs, que vous serez massacrés jusqu'au dernier. Vous leur causez bien de l'ennui avec vos espiègleries. Tous les procès qu'ils s'attirent, c'est à cause de vous. Alors, il s'est ourdi une vaste conspiration et, en un seul coup, ils vont en finir avec votre gent turbulente. Dans quelques heures, par centaines et par milliers, ils envahiront ce parc, vous donneront la chasse entre les arbres, derrière les haies, jusque dans l'étang. Enfants qui désertez ma voie où vous étiez pourtant plus en sécurité, écoutez les conseils la montagne où les terrible autos n'ont pas accès. »

Les petits enfants se consultèrent et, malgré l'avis contraire du petit bonhomme tantôt décrit, ils acceptèrent à la majorité. Oh ! suffrage universel, voilà bien de tes coups ! Dès lors, entre le Parc et la Montagne, se mit à faire la navette le tramway vétuste. Quand il eut pris la dernière charge d'enfants, je me hissai derrière. Sur le plateau du Mont-Royal, sous les arbres ombreux, on voyait l'herbe partout émaillée des vêtements clairs des tout petits.

J'allai me cacher derrière un arbre et, horreur ! je vis le tramway qui reculait, comme pour prendre son élan, puis, cette chose sénile, animée d'une vigueur que je ne soupçonnais pas, bondit sur une voie, perdue dans le gazon, avec un bruit sinistre de ferrailles. Cette voie, elle avait des méandres nombreux comme un ruisseau courant sous bois. Je ne l'avais pas vue d'abord. Elle passait, à certains endroits, au beau milieu des groupes insouciants des bambins.

Au bout d'un instant, l'herbe n'était plus verte mais rouge et ruisselante de gouttelettes comme si une rosée de sang était tombée du ciel. Je ne pus plus longtemps soutenir l'abomination de ce spectacle et je me réveillai.

Je cherchai à retrouver la cause de ce rêve affreux. La lumière se fit petit à petit. J'avais lu, bout à bout, dans un journal le plaidoyer de monsieur le maire pour l'installation des tramways sur la montagne et la fable du « Cormoran », de La Fontaine. Vous vous rappelez cet oiseau malin, qui étant devenu presque aveugle et mauvais pêcheur, persuada la gent poissonnière d'un étang que le propriétaire allait exterminer jusqu'au dernier brochet et carpe et s'offrit à les transporter dans une mare voisine, peu creuse. Les poissons imbéciles y consentirent et dès lors le cormoran put les dévorer comme il voulait, les happant sans peine dans cette eau peu profonde, en dépit de sa vue basse.

Pauvre petite !

Il y a deux jours que Lili n'a pas embrassé maman, et son petit cœur qui avait aimé tout de suite, comme une poupée plus fragile que les autres, la sœurette « neuve », s'inquiète. Elle croyait que la poupée était pour elle, mais elle sait maintenant que c'est maman qui s'amuse tout le temps avec elle, tellement qu'elle ne s'occupe plus de Lili. Elle a pris son bain et maman n'est pas venue, comme à son habitude, faire gicler l'eau de l'éponge sur les épaules de Lili, comme Lili aime tant ça. Elle n'a pas apporté la robe frais empesée qui fait pousser à Lili des petits cris quand ses boucles se prennent dans la dentelle raide. Et Lili est devenue maintenant la petite fille de la bonne. C'est Doudou qui la peigne, et on dirait que la brosse de crins souples se change en chiendent dans sa main forte. Lili, qui veut bien être sage sait quand même que son ruban est mal noué et que le bout tombe sur son œil qui louche ; elle le relève, tout le temps, de sa menotte impatiente.

La toilette est finie et maman n'est pas venue. C'est trop fort : Lili sent bien qu'elle ne va plus aimer la petite sœur qui prend toute la place. Car elle ne voit plus papa non plus.

Mais voilà qu'il entre vite, sans voir Lili, dans la chambre de maman. Lili met son œil à la serrure. C'est mal, mais pourquoi l'oublie-t-on ? Oh ! qu'est-ce qui se passe ? Maman est-elle méchante ? Voilà papa qui pleure, pleure et qui pleure encore plus fort quand l'infirmière demande : « Que vais-je dire à Lili ? » et que le monsieur tout noir qui ressemble à monsieur le curé répond : « Dites-lui que sa maman est au ciel. »

Alors Lili court vite retrouver Doudou et lui dit : « Mène-moi tout de suite au ciel. »

Comme Doudou, qui sanglote, répond qu'elle ne peut pas, Lili sait bien qu'on veut lui voler sa maman…

Et elle, si sage, elle a battu Doudou.

Ménage et surménage

Le frère était médecin et, comme un médecin qui se respecte, prêchait l'hygiène à tout venant. Il entrait dans la cuisine en reniflant, surveillait la lessive, examinait les plats, recommandait la stérilisation de ce qui devait toucher à la bouche, bref, causait mille ennuis à la petite maîtresse de maison, sa sœur cadette.

Propre, amoureuse de l'eau, celle-ci, mais n'entendait rien pour tout aux arcanes de la prophylaxie sanitaire. Les ménages, par exemple, où on fait la chasse jusque dans le moindre coin, jusque derrière les plus hautes tringles, jusque dans les rainures et les lames de persiennes, à la poussière intruse, ça, ça la connaissait. Elle en commandait au moins quatre par années, où l'on descendait les pots de confiture des dernières étagères des placards, où l'on vidait tous les tiroirs, changeant le papier blanc dont on tapisse le fond. Ces ménages-là, elle les aimait parce que la maison lui semblait plus « nette » ensuite et aussi parce qu'à fouiller de la sorte dans tous les coins, elle retrouvait quelque souvenir cher qui la faisait rêver une demi-heure sur le bout d'une chaise, son époussetoir posé près d'elle, pendant que la femme de charge continuait d'astiquer. Puis, en essuyant furtivement une larme, elle reprenait sa tâche, non sans avoir rangé au fond d'une botte avec les rubans des jours de fête une lettre de « papa à maman » ou, encore, une photo jaunie, un bijou suranné qui, jusque là avaient échappé à ses investigations.

Mais si la fillette aimait le ménage pour des motifs de propreté et de sentiment, par contre, dans la maisonnée deux personnes le détestaient. C'était d'abord la benjamine que l'on forçait, en ces jours solennels, à mettre ordre à ses jouets. Si les grands ménages n'avaient lieu que quatre fois l'an, les autres revenaient toutes les semaines et plus souvent parfois. Voyez-vous l'ennui de Lisette de ramasser ses joujoux éparpillés dans tous les coins, les vêtements de ses nombreuses poupées blottis derrière tous les meubles ? Elle s'était prise d'une haine implacable pour les balais, plumeaux, guenilles et autres ustensiles qui personnifiaient pour elle l'ennemi.

Son frère, le médecin, partageait ses sentiments, non qu'il détestât la propreté (on a vu que c'était plutôt le contraire), mais parce qu'il était incapable, après l'un de ces inventaires généraux, de se retrouver dans ses paperasses à moins de 24 heures de fouilles. Et c'était, chaque fois, des récriminations.

Un jour qu'il geignait de la sorte, la jeune ménagère lui dit, du haut de son escabeau :

— À la vérité, vous autres médecins, vous êtes d'une logique qui me déconcerte. Vous prêchez la propreté, l'hygiène et que sais-je encore de salamalecs que vous décorez de noms savants, et vous n'êtes pas même capables d'endurer un ménage sans maugréer.

— Je ne te défends pas les ménages, réplique le médecin, mais il me semble que tu en uses souvent.

Alors, la petite Lisette, le nez levé vers la grande sœur :

— Les docteurs, y défendent pas les ménages, y défendent le surménage.

À chacun le « chien »

On m'a remis, hier soir, sous pli cacheté, la lettre suivante :

« Monsieur le billettiste,

« Je viens de lire dans *Le Devoir* de cet après-midi un billet, signé au nom de l'un de vos collègues, qui est quelque peu impertinent pour les femmes politiques d'Huntario. J'ai l'honneur de connaître l'une d'elles intimement, et je crois que je puis vous transmettre, sans vous la nommer, des confidences dont elle m'a fait part, il y a quelque temps, d'autant plus que je la défendrai contre une attaque très injuste.

« Nous causions œuvres sociales. – J'ai, me dit-elle, plus de temps que jamais de m'en occuper, depuis la mort de ma petite chienne Édith. Vous savez, sans doute, qu'elle est morte du diabète, il y a maintenant près de trois mois. Oh ! je la regrette encore, et si vous alliez au cimetière canin de… vous y verreriez un joli monument que j'ai fait sculpter par Hill. Mais je me console un peu, car la pauvrette a eu la fin qu'elle souhaitait. Elle aimait tant les friandises ! J'ai d'abord essayé du régime. J'ai dû en relâcher et, finalement, je la laissais se gaver d'une livre de chocolat par jour. Comme vous savez qu'elle avait des goûts raffinés, il m'en coûtait, à la fin, un dollar quotidien, de sorte que j'avais dû cesser ma contribution à l'hôpital dont j'étais la patronnesse.

« Elle est morte, je l'ai pleurée, mais je me sens aujourd'hui plus libre. Savez-vous, en effet, que c'est très ennuyeux que de faire l'éducation des chiens ! Chez vous, où l'on a des familles vraiment immorales, qui sont comme un aveu de luxure, on ridiculise un peu notre manie et l'on ne s'arrête pas à songer combien il est ardu de faire l'éducation de ces petits

quadrupèdes. Je suis convaincu qu'il est plus difficile d'élever un chien que d'élever un enfant; et je vous assure que je connais ma partie, car Édith avait eu trois prédécesseurs. Je vous ai montré, tout à l'heure, que, lorsque les goûts de luxe les prennent, cela devient coûteux, mais que d'autres choses encore! Il y a les carpettes sacrifiées, les robes immolées, les rideaux gâchés, car, n'en déplaise aux optimistes en fait d'éducation canine, les chiens, surtout ceux des races intelligentes, consentent au paletot, mais se refusent absolument au port du drapeau que le vulgaire appelle couches, je crois.

« Ensuite, il y a les sorties qu'il faut surveiller de très près. Si je vous disais les trois nuits blanches que j'ai passées quand Édith avait disparu! Heureusement qu'elle était tombée entre les mains d'une excellente dame qui m'a dit avoir livré une bataille épique, à coups de parapluie, à tous les roquets de son quartier.

« Bref, continuait mon interlocutrice, *to make a long story short,* je faisais, un beau soir, le bilan de mes comptes avec ma belle-sœur qui a un enfant, et je trouvais que Édith m'avait coûté juste le double du bébé, avec beaucoup plus de surveillance. Impossible, en effet, de laisser un chien à une bonne; elle le rosse fatalement, tandis qu'il y en a qui sont encore assez idylliques pour aimer les enfants des autres.

« Cette comparaison, continuait la dame, m'a ouvert les yeux. Je me suis dit : puisque c'est la guerre, changeons d'occupation et coupons dans notre budget.

« Je l'interrompis ici. – Quoi, madame, est-ce possible? lui demandai-je. Je suis sûre que monsieur Smith serait enchanté.

« Vous ne m'avez compris qu'à demi, reprit-elle; au lieu d'un chien j'aurai, en effet, un enfant, mais je l'adopterai; c'est beaucoup moins... c'est beaucoup plus simple. »

« Voilà, monsieur, les explications opportunes que je tenais à vous faire parvenir.

« Votre dévouée lectrice,

« Madame Z. »

Première envolée

— J'vas partir cette nuit, ma tante?

— Oui, cette nuit.

« Cette nuit » a fait naître un sourire sur les lèvres adultes. Il sera bien neuf heures de l'heure officielle, c'est-à-dire huit de l'heure réelle, quand Bébé s'en ira tantôt pour un long et compliqué voyage puisqu'il faut trois grands quarts d'heure pour l'accomplir et changer une fois de tramway.

Mais c'est cette première violation des coutumes établies qui le charme : courir, parler, rire, s'agiter à l'heure où d'ordinaire le sommeil le couche dans son petit lit à claire-voie, défier le bonhomme Sept-heures, ouvrir des grands yeux que le sable ne fait pas pleurer, pas même cligner. Quelle joie!

Déjà dans l'enfant perce l'homme révolté qui jamais n'éprouvera plus de satisfaction que lorsqu'il pourra mordre à belles dents dans le fruit défendu.

De ses mains diligentes et adroites, tante a plié les minces effets de Bébé dans la valise de papa, dans cette valise qui tant de fois est partie pour des pays mystérieux et féeriques où jouets et bonbons sont évidemment d'acquit facile puisqu'elle en est fréquemment revenue bossuée. Ses exigences ne sont pas plus grandes que l'exiguïté de la valise. On lui offre de caser tel joujou qu'il paraît affectionner, il se refuse à l'emporter. Quand on vogue vers l'inconnu, vers le nouveau, vers le meilleur par conséquent, – ainsi pense-t-on, homme et enfant – comme on méprise les vieilles choses, comme on les écarte avec dédain!

Les refus de Bébé qui rendent plus facile l'arrimage du sac, pincent un peu le cœur de ceux qui sont là. – Déjà, songe-t-on, il se détache si facilement.

Mais ce n'est qu'un nuage, car la folle ivresse du départ n'a pas éteint sa gratitude pour les humbles objets qui ont fait sa joie de chaque jour. Il exclut de la proscription générale une auto qui lui vient de sa tante elle-même – ça c'est de la naïve diplomatie : mais ce qui est plus touchant, il gracie par surcroît un vieil ours, mal léché dès sa naissance dont les caresses de Bébé, plus sincères que douces, n'ont pas réussi à ratisser le pelage. Il est laid, repoussant, son poil est déteint et ses yeux hideusement exorbités, mais Bébé se souvient de lui car il est, aussi loin que sa mémoire porte, le compagnon de ses nuits; et dans la valise éclective il lui a fait une place.

Et Bébé est parti, écarquillant les yeux pour bien montrer que le sable ne les chauffait pas, frappant du pied pour prouver qu'il ne s'endormait pas, sans un regret, sans une larme, tant il est vrai que le mirage de l'inconnu nous fascine.

La tristesse s'est abattue sur la maison, sans même attendre le lendemain, l'heure du réveil, l'heure où Bébé est si bruyant qu'on le gronde. On songe à sa turbulence avec indulgence, on se reproche même de l'avoir corrigé : « Il aurait peut-être plus de peine de partir si nous ne l'avions pas si souvent gourmandé quand il faisait trop de bruit », hasarde une voix féminine.

C'est le premier départ de Bébé, départ bref qui ne brise aucun lien; il reste relié à la maison par les communications les plus faciles. Demain, le téléphone caressera l'oreille maternelle du son à peine atténuée de sa voix.

D'où vient cette tristesse démesurée?

Ce premier départ est un symbole dont l'expérience de la vie ne souligne que trop nettement le sens. Le premier vol de l'oisillon planant gauchement au-dessus du nid, annonce déjà cette autre envolée, ferme, droite en plein azur, où lancé comme une flèche, il partira sans retour.

« Quelle guerre? »

Le déclenchement simultané de tant de gongs, de cloches, de sirènes, de trompes vers une heure de l'après-midi, hier, suspendit un moment, entre son assiette et sa bouche, la fourchette diligente d'un bambin de trois ans : « Qu'est-ce que c'est que cela? » demanda-t-il, étonné, à sa maman. Celle-ci, justement émue, car comme tant d'autres elle prenait le vulgaire canard pour la colombe tant désirée, de lui dire : « Mais, c'est la fin de la guerre! » – « Quelle guerre? » reprend imperturbable, le bambin.

Le mot amusa la table familiale. Ainsi cette intelligence d'enfant, dont la réceptivité si vive qu'elle fait songer à une plaque photographique que la moindre vibration lumineuse impressionne, avait pu voir trois ans de guerre sans que les tragiques visions, qui, même perçues à travers l'imagination ou les grossières images des journaux, bouleversent des âmes d'adultes, l'aient seulement frappée. On se réjouissait presque de ces trois ans de bonheur parfait, de sérénité absolue vécue parallèlement aux trois ans d'angoisse et de trouble de son entourage.

Un ami, qui a l'esprit tourné à la philosophie, fut mis au courant de cette candeur. « La vérité, dit-il, simplement, sort de la bouche des enfants. Quelle guerre? le mot est profond. Pour une guerre qui finit ou qui doit finir bientôt combien d'autres se continuent? On parlait déjà, pendant que l'autre durait, de la « guerre économique d'après-guerre », ce qui paraissait un non-sens, mais était bien une réalité. Et que d'autres sortes de guerres se poursuivront! Le poète a pu dire :

« La vie est un combat dont la palme est aux cieux. » Tous les instants de notre vie sont une guerre qui se poursuit : guerre contre nos instincts et quelquefois même contre nos bons instincts, qui se répète dans chacun d'entre nous et que l'Église appelle la lutte du bien contre le mal; guerre contre nos semblables, hélas! dans le champ de toutes les concurrences, commerciale, économique, politique; guerre à la maladie contre laquelle notre organisme, criblé de germes infectieux, réagit sans cesse jusqu'à ce qu'il tombe terrassé; guerre des espèces et guerre des races.

« Je soupçonne le bambin d'être beaucoup plus instruit que vous ne pensez : il a dû feuilleter Darwin en furetant dans la bibliothèque. »

Scène intime

— Hi – hi – ha – ha!

Monsieur, tirant le gland de la lampe électrique, dans un bâillement :

— Quel est ce bruit qui du lointain m'arrive?

— Tu sais bien que c'est bébé et tu as le cœur à rire...

— Non, je l'ai plutôt à dormir.

— Pourvu qu'il ne soit pas malade. Lui as-tu fait manger quelque chose, hier soir?

— Non. Plût au ciel qu'il eut absorbé du bromure juste assez pour ronfler sans préjudice à sa santé.

— Tu sais bien qu'il est malade : jamais il ne pleure sans cela.

— Alors, c'est une maladie d'une intermittence si fréquente qu'elle pourrait bien être chronique.

* * *

Depuis que la lumière a inondé la pièce et poussé dans la voisine, à travers l'entrebâillement de la porte, une gerbe brillante, les hi-hi-ha-ha ont cessé.

Madame s'arrache du lit péniblement, puis va au berceau, le borde, retourne, ferme la lumière, cependant que bébé rouvre la bouche : Hi-hi-ha-ha! Nouveau voyage au berceau, nouveau retour au lit et nouveau hi-hi! Ainsi de suite cinq fois à trois minutes d'intervalle.

Finalement, madame, pâlie, vacillante, revient, le poupon au bras : – « Tu sais bien qu'il est malade, » dit-elle avec reproche, et elle l'installe au beau milieu du lit.

Lui promène lourdement ses petons sur la figure de papa et de maman, cependant que ses menottes palpent leur douloureux cuir chevelu : l'œil ironique il surveille l'un et l'autre : « Tiens, c'est papa qui va dormir. » Pan! un peton s'abat sur son nez et ce haut exploit de savate est souligné de bruyants éclats de rire.

Papa peste, mais maman qui commence tout de même à se douter que Bébé va bien, articule, en forme de consolation : « T'as encore de la chance qu'il ne soit pas malade. »

Monsieur, résigné, écoute le tic-tac de l'horloge qui est comme le galop de la nuit fugitive et il songe au bureau, demain.

Heureuse enfance

Les écoliers flemmards (tous ceux qui ont fréquenté les bancs de l'école savent qu'ils constituent une honorable minorité), sont, par le temps qui court, les enfants gâtés du sort. Je me rappelle qu'ayant changé de collège une bonne année, avec quelques condisciples, nous étions furieux de n'avoir pas prévu une bonne petite épidémie qui avait forcé notre ancienne alma mater à clore ses portes pendant un long mois. La Fontaine avait bien raison de dire que les enfants sont méchants et égoïstes. Comme nous commencions alors à connaître les redoutables mystères de la chimie, nous parlâmes de nous emparer des cultures de notre professeur et de les verser dans les boissons des surveillants et autres pions, suivant des dosages savants, pour infliger à chacun une punition proportionnée au crime que nous lui reprochions, ordinairement celui de nous avoir surpris à fumer, à boire les restants de burettes, ou à nous esquiver, pendant la promenade, pour passer l'après-midi au cinéma, qui naissait alors, ou entendre Cyrano ou l'Aiglon.

Pourquoi aussi notre professeur de rhétorique nous les lisait-il en classe?

Nous ne mîmes pas notre noir dessein à exécution, car l'un d'entre nous, très calé en sciences, se déclara incompétent à déterminer la dose exacte de bacilles qu'il faudrait pour une bonne petite maladie, sans danger de complications; et nous ne voulions tout de même pas empoisonner pour une rancune le pion délinquant. Nous remisâmes notre complot, et l'un de nous se contenta de verser de l'inoffensif bois de plomb dans la théière de la communauté.

Aujourd'hui les écoliers n'ont pas besoin d'avoir recours à de tels procédés pour se payer une bonne paresse. La force des choses oblige le professeur à supprimer l'une des matières les plus ardues du programme. Allez donc enseigner la géographie! Nous assistons à une nouvelle formation de la croûte terrestre et je parierais que lors de la première, alors que les changements s'opéraient avec une vitesse vertigineuse, les anges les plus curieux, Lucifer lui-même, ne se donnèrent pas la peine d'apprendre cette première géographie. Que peut-on enseigner aux écoliers sur l'Allemagne? Si on en croit les pangermanistes, elle va avaler une partie de la France et la totalité de la Belgique; si c'est aux jingœs qu'on s'en rapporte, elle sera réduite à la Prusse; et encore! Que deviendra la Serbie? Ce morceau de verre qui la figurait dans le mouvant kaléidoscope de l'Europe est disparu; il en est de même du Monténégro. Et que deviendra dans cette macédoine, la Macédoine elle-même?

N'allons pas si loin : l'aventure du Mexique n'est pas terminée. Et les colonies allemandes donc? Et ne voilà-t-il pas que la Chine s'en mêle?

Je crois que c'est La Bruyère qui ridiculise quelque part le savant qui ne savait que l'histoire des Mèdes et des Perses et la géographie de leur temps. Il n'était pas si bête, au moins, celui-là; il pouvait tabler sur quelque chose de fixe.

Puisque les écoliers n'ont plus à apprendre la géographie, il ne serait peut-être pas mauvais de leur apprendre l'histoire, celle du Canada surtout. Ils ne l'ont jamais trop sue, celle-là. C'était ainsi de mon temps, et ça n'a pas dû changer beaucoup.

À la bonne mère

On sait que la désolation règne dans les quartiers pauvres de New-York. Un fléau terrible prend subitement des bambins grouillant de vie, les tord, quelques heures, sur un lit de douleur et ne les laisse qu'une fois que la Mort les a immobilisés à jamais ou, du moins, quand elle a pris pour ainsi dire un acompte sur la victime qu'elle viendra cueillir plus tard, quand elle a exprimé la souplesse, le mouvement, la sensibilité, la vie, en un mot, de tel ou tel membre.

Les mères de la grand-ville sont affligées et de lire la description du spectacle lamentable de leur douleur, rappelle le passage de la Bible sur le massacre des Innocents.

Dieu nous garde d'un pareil malheur!

L'organisation sanitaire de la métropole du nouveau continent est parfaite. Les hygiénistes ont pris la direction de la lutte et la conduisent avec un zèle, un dévouement et une méthode admirables. Ils ne réussissent pas à endiguer la contagion. Tous les jours, de nouvelles victimes quittent la rue, qui est le terrain de jeu des quartiers pauvres, et s'en vont souffrir sur leur petit lit. Dans une autre maison, jusque là épargnée, une autre maman, jusque là affolée de crainte devient affolée de certitude. Le bébé reste quelques heures ainsi, il ne quitte plus la maison, que pauvre petit cadavre rigide, ou pauvre petit impotent, qui vivra toute sa vie, toute sa jeunesse à charge à la bonté des autres, comme un vieillard achevant ses jours.

On interdit les réunions d'enfants. On les isole autant que possible pour enrayer le terrible mal que ceux qu'elle a marqués déjà répandent à jets invisibles mais terriblement contagieux par la bouche et par le nez, avec la respiration.

Or, nous dit un journal, on vient de désobéir aux ordres des hygiénistes. C'est mal : les médecins parlent au nom du bien général. Mais peut-on blâmer les mères d'avoir eu recours dans l'affolement de la douleur, devant la faillite de la science humaine, impuissante à protéger leurs enfants, à la protection de la Bonne Aïeule.

Il y a, dans le *borough* le plus pauvre de New-York, une église modeste dédiée à Anne, mère de la Vierge et grand-mère du Sauveur. On fait, dans ce temple, une neuvaine préparatoire à la fête de la grande sainte, qui est cette semaine. Et tous les après-midi, des mères viennent en foule avec leurs enfants. La sainte, qui tient par la main sa fille Marie, semble s'incliner vers elles bienveillamment et leur sourire, du haut de sa niche entourée par les milliers de feux des cierges, comme d'un firmament d'étoiles.

Les mères élèvent vers la statue leurs petits enfants, et elles implorent la protection de la grande thaumaturge. Elles mettent à ses pieds un cierge béni dont la flamme vacillante rappellera, une fois qu'elles seront parties, leur faiblesse et leur foi à sainte Anne. Et elles prient ainsi des heures et des heures, dans la fraîcheur de la nef, loin de la brûlure de l'asphalte. Et cette fraîcheur et ce calme, dans le temple épandus, semblent proscrire la fièvre et la contagion. Les pieuses femmes, qui ont entendu dire dans des sermons que les églises étaient autrefois des asiles sacrés où les malheureux étaient à l'abri des tyrans, se prennent doucement à songer que là non plus le mal n'atteindra pas leurs enfants, et elles prolongent leur prière, indéfiniment.

Plus loin derrière, il y a des mères qui n'ont pas entre leurs bras des enfants et qui pleurent. Celles-là du moins ne manquent pas aux prescriptions du bureau de santé. Leurs petits sont restés chez elles.

Que la sainte les protège! Dans les moments de grande douleur on court quelques fois au devant du mal; mais Celui qui voit tout ne saura-t-il pas l'écarter?

Natalité libératrice

Un papa m'a raconté ses méditations au chevet d'un berceau longtemps vide qui, s'anima, un matin béni, des vagissements d'un enfant, robuste et s'accrochant à la vie de toute la poigne de ses menottes crispées. On a de l'orgueil, en ces temps de lutte, où la mitraille fauche tant de jeunesse, en Europe, d'avoir un fils. Et voici ce que ce père me racontait :

« Quand il dort, sous les courtines que la maternelle tendresse a enrubannées, quand à sa bouche tremble un sourire avec la nacre d'une goutte de lait, au risque de chasser par mes austères pensées, les songes gais qui survolent cette couche, je me jure de prendre cette cire molle qu'est un petit enfant et de faire de mon âme son âme, comme j'ai fait de ma chair sa chair, d'y déposer un tel amour de notre langue, de nos libertés et de notre race que jamais les Prussiens d'Ontario n'auront d'ennemi plus acharné. »

Et comme s'il avait compris, même en son sommeil de poupon joyeux, l'enfant crispe, encore plus fort, ses poings menus.

...Dans leurs « moïses » symboliques, 1000, 10 000 autres enfants voguent ainsi, à jamais sauvés des eaux montantes de l'anglicisation. Les berceaux canadiens ne porteront désormais dans leur flanc que des guerriers, comme le cheval de Troie. Nous n'aurons été que l'armée de couverture; ce sont eux qui remporteront les trophées. De grâce, n'oublions pas que si la langue française vit chez nous, elle le doit à la générosité de nos femmes, qui enseignées par une religion haute, acceptent comme une joie les maternités douloureuses.

Et c'est la réponse à ceux qui veulent séparer la question de la survivance française de la question de religion.

Yeux d'enfants

Pourquoi les yeux des tout-petits sont-ils si beaux? Pourquoi semblent-ils des firmaments en miniature où reste toujours à son zénith un soleil noir et or, si étrange?

Bébé ne parle pas, il entend sans comprendre, toute son intelligence s'arrondit dans ses prunelles se posant sur les choses telles des ventouses pour en sucer le sens. Voici qu'elles ont saisi un rayon de lumière qui se brise au biseau d'une glace. La clarté pour Bébé, c'est la joie, et ses bras, bourrelets roses de chair, se sont mis à scander le rythme de cette lumière qui danse; un sourire écartant doucement les lèvres molles, a formé une fleur mignonne sur l'alvéole des gencives.

Penchons-nous sur des yeux d'enfants. Ils font oublier que les nuages roulent au dehors, que le vent est aigre et les hommes méchants.

Penchez-vous, vous surtout mères que la vie accable. Voyez comme ces yeux reflètent nos misères sans ternir; penchez-vous quand vous ont épuisées veilles et fatigues.

Le bon Dieu a fait les yeux des petits si beaux pour qu'on y aperçoive un coin du paradis.

L'acheteur perplexe

Nous entrons dans la période de l'année qui nous rend le plus sensible l'atmosphère d'anglicisation dans laquelle nous vivons. C'est le moment unique où le monsieur grave, qui ne va jamais que chez le fournisseur pour hommes, se risque, l'air un peu ahuri, à la remorque de madame, dans le grand magasin à rayons. L'estime pour sa moitié se trouve soudain augmentée à constater la facilité avec laquelle elle évolue à travers ce capharnaüm; elle sait où trouver la bonneterie, le rayon des bottines, le royaume des jouets. Pendant que madame choisit les étrennes sérieuses, qui comprennent celles de la bonne, de la femme de charge et de la petite pauvresse qui ne manquera pas de faire sa visite hebdomadaire dans le temps des fêtes, monsieur, que cette sélection intéresse peu, lorgne de côté et d'autre, inspecte les étiquettes. Une chose le frappe et le peine qui naguère l'eût laissé froid : sur les boîtes d'où l'on sort les mouchoirs fins, les jabots, les bas de soie, on voit rarement le nom d'un fabricant français; jamais un mot de français. « Dieu! se dit-il entre les dents, leur appartenons-nous assez! Leur donnons-nous assez de notre argent! N'y aurait-il pas moyen tout de même de fabriquer tout cela chez nous? »

De spectateur détaché, voilà qu'il devient soudain très intéressé. Il se met à manipuler les objets, à faire jouer les ressorts, à s'amuser des grimaces que font les captifs des boîtes à surprise. C'est qu'on a pénétré dans le rayon des jouets et qu'il faut, cette fois, choisir les étrennes des tout petits. Le monsieur austère s'intéresse à la garniture de l'arbre de Noël : exprime son opinion sur le réalisme des différents échantillons de neige artificielle; dit que les boules de verre rouges trancheront mieux sur le vert du sapin que les bleues; assure, au reste, que les enfants aiment bien mieux le rouge comme les sauvages, dont ils sont encore tout proches par la prédominance de l'instinct sur la science acquise.

Monsieur a été distrait pendant un quart d'heure, mais voilà que sa préoccupation de tout à l'heure le lancine à nouveau : neige artificielle, verroterie, jouets, rien de cela ne porte une marque de fabrique canadienne; tout cela augmentera avant tout et surtout, les profits d'une maison qui n'est pas du Québec, qui n'emploie pas des ouvriers du Québec, rien de cela, au surplus, n'a le moindre cachet canadien. New-York, Londres et Toronto ont remplacé Nuremberg; mais l'âme de ces jouets, si l'on peut dire, est aussi étrangère au petit Canadien qui s'en amusera que s'ils portaient encore la marque de fabrique allemande. L'enfant qui les maniera ne jouera pas en français.

Monsieur, de plus en plus soucieux, approfondit son enquête. Il s'obstine à chercher quelque chose qui soit neutre, à tout le moins. Il croit avoir trouvé avec ce cheval mécanique qui porte une marque de fabrique bien canadienne; mais, un examen plus attentif lui révèle [que] l'animal lui-même est baptisé d'un nom anglais. « Bon Dieu, dit-il, on nous anglifie jusqu'au bois de nos forêts! Je ne prendrai pas cela non plus; la bonne, les amis, tout le monde voyant ce jouet dont le nom est désormais connu, le souffleront au bébé; il le retiendra : Ce sera un autre « espion » introduit dans son vocabulaire qu'on ne pourra plus extirper. »

Monsieur rentre chez lui mécontent. Il n'a pas fait d'emplettes. Il cherche depuis une solution. Il tient beaucoup à ce que le sapin poussé en bon terroir québécois, ne porte pas au jour de l'an que les fruits pervers de l'anglicisation. C'est déjà bien d'avoir banni *Santa-Claus,* d'avoir enjoint à tout le monde à la maison, y compris la bonne, de ne parler aux enfants que du petit Jésus et du bonhomme Noël. Il trouvera la solution promise à tous ceux qui cherchent – il y a encore du temps d'ici les fêtes.

. . . .

Monsieur a trouvé, et c'est tout simple. Il donnera les *Rapaillages, Autour de la maison,* ou quelque autre ouvrage bien canadien. Il n'y a encore que des livres que les enfants ne se fatiguent pas.

Elles les aiment trop

— En toutes choses, il faut se défier de l'excès; il ne faut jamais exagérer. Je suis convaincu que vous poussez l'analogie trop loin, vous tirez la comparaison par les cheveux.

C'est en ces termes énergiques, vous l'admettrez comme moi, n'est-ce pas? que j'ai rabroué l'autre jour mon ami Larumeur qui prétendait avoir découvert la raison de la rareté des enfants dans certaines provinces canadiennes. Il versait dans cette erreur fréquente chez les sophistes qui consiste à conclure du particulier au général.

Reproduite dans un journal ontarien, avec une complaisance visible à la longueur de la manchette dont on la précédait, mon interlocuteur avait découvert une dépêche de Chicago. Dans une famille, dont le nom n'a rien de canadien français, un médecin a traité un petit bonhomme de deux ans. La structure de la trachée est défectueuse et il a de plus une déformation de la boîte crânienne. L'accident à la trachée, prétend le médecin, suffit à rendre difficile le travail de l'appareil respiratoire; quant à la déformation crânienne, elle aura pour effet de rendre l'enfant idiot. Alors cet excellent médicastre, mû par les sentiments les plus humanitaires, a condamné à mort le bambin. Il a laissé, à la mère, une fiole de stupéfiant dont elle doit administrer, chaque jour, une potion à son fils jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le coroner de Chicago, monsieur Hofman, mis au courant de cette affaire, a déclaré que si le petit malade mourait, le docteur serait envoyé devant le jury de mise en accusation. « Mais, a répondu la maman à un reporter qui lui racontait l'affaire, il ne faut pas faire de mal au bon docteur Haselden (ainsi s'appelle cet ami de l'humanité). J'aime Paul plus que la plupart des femmes aiment leurs enfants, plus que mon autre bébé, et, pourtant, il est bien et robuste, celui-là. Je l'aime tant que je ne puis souffrir de le voir vivre dans cette perpétuelle agonie et devenir un idiot. »

Et mon ami de me faire observer : « Voilà une explication très plausible et bien féminine, qui vaut pour avant comme pour après la naissance. Sait-on jamais, en effet, si son enfant ne sera pas un infirme et un idiot? Un jour une bonne dame ontarienne me confiait : « Mais je ne comprends pas vos Canadiennes. Comment peuvent-elles avoir tant d'enfants, si elles les aiment vraiment? Si leur famille se limitait à un ou deux, elles les élèveraient beaucoup mieux, pourraient leur assurer une meilleure instruction, une situation plus brillante et, au lieu de fragmenter leur héritage en je ne sais combien de portions, ce qui le rend ridiculement petit, elles pourraient laisser l'aisance à leurs rares rejetons. »

« Je n'avais pas très bien saisi à ce moment, me confie Larumeur, mais cette dépêche me fait l'effet d'une violente lumière. Je comprends enfin : si elles n'ont pas plus d'enfants c'est qu'elles les aiment trop. »

Fraternité

Au moment où les races se dressent les unes contre les autres, où une rage et une haine bestiales semblent avoir fait place au sentiment de la fraternité humaine, il était particulièrement éloquent le tableau qu'offrait, ce matin, un tramway de l'avenue du Parc.

Comme dirait Montpetit, c'était à l'heure du *win-the-car;* la voiture était comble et, à toutes les courroies, pendaient douloureusement par le poignet les victimes de l'imprévoyance ou de la ladrerie de monsieur Robert et compagnie, qui préfèrent que les Montréalais attrapent des varices plutôt que d'imposer à leurs dynamos un travail supplémentaire.

Deux jeunes fillettes avaient réussi, cependant, à trouver une place sur les banquettes et, sans cesse dérangées par les oscillations des pendus, leurs yeux ne quittaient pas pourtant le livre qu'elles tenaient à la main. La curiosité nous vint de regarder quel pouvait être ce roman d'aventure qui tant retenait leur attention dans ce milieu où la distraction semblait inévitable. La page, divisée en deux colonnes, était à demi couverte de ces étranges caractères qui nous font penser à des cages de bambous : évidemment le roman passionnel était un texte chinois.

Sous l'ombre des chapeaux, nous n'avions pas vu les visages et, ainsi penchées, elles semblaient, les deux voisines, deux sœurs, car leurs vêtements de coupe pareille et de nuances parentes leur donnaient un air de famille; mais il ne fallut qu'un instant d'examen pour constater que l'une avait ce masque aplati et si caractéristique des Asiatiques. Les yeux bridés et légèrement tirés du côté des tempes achevaient d'ailleurs de trahir son origine.

Une Chinoise lisant du chinois! Il n'y a à cela rien d'étrange, car Montréal, tout le monde le sait, est entre tous les ports de mer cosmopolite et bigarré; mais il y avait sa compagne! La physionomie de celle-là n'annonçait rien d'oriental. Elle était Canadienne à partir de ses yeux bien taillés, de ses sourcils parfaitement arqués et de ses joues roses, jusqu'au bout de ses doigts gantés. Quelle fantaisie étrange pouvait la pousser à s'absorber dans ce manuel? Je me souvins soudain avoir lu quelque part l'existence

à Montréal d’une école où des Canadiennes se dévouent à l’enseignement des petits Chinois et des petites Chinoises. Évidemment, deux compagnes se rendaient vers l’école.

Mais n’est-ce pas qu’il était charmant tableau et plein d’enseignements encore ? C’était la réalisation de la fraternité humaine par la charité. Cette blanche et cette jaune se coudoyaient comme des sœurs et l’une et l’autre s’en allaient à cette heure matinale vers une modeste classe, pour s’employer à effacer les différences de langues qui sont comme les plus hautes frontières ; dans quelques semaines, quelques mois peut-être, devant les yeux de la jaune se déploierait, dans tout son émerveillement, la civilisation blanche, et l’autre, récompensée de sa touchante charité, s’apercevrait que pour apprendre le français à des Chinois, elle avait presqu’inconsciemment acquis la clef magique lui ouvrant des perspectives insoupçonnées sur ce monde asiatique fascinant et effrayant la fois, comme une forêt tropicale.

Elles, le peuvent

La survivance française en Amérique, c’est un frêle voilier battu par les lames, tantôt hautes, tantôt courtes, mais constantes, de l’anglicisation. Le navire a son livre du bord, l’Action française, où sont inscrites sous la rubrique « À travers la vie courante » les péripéties de la traversée qui n’achève jamais. Parfois se produisent des périodes d’accalmie, parfois, un souffle d’espoir emplit les voiles ; parfois, c’est le vent contraire du découragement qui les cargue.

Tout au long de la dernière chronique passe ce souffle mauvais. De lâcheurs, il n’y en a pas à l’Action française ; ce serait erreur de croire que Pierre Homier, rédacteur de cette rubrique s’abandonne à un stérile pessimisme mais une série de faits lui a fait constater que la barque navigue bien lentement, qu’elle louvoie à peine à certains égards.

Dans un congrès d’ouvriers, on a désigné les noms de divers métiers en anglais parce qu’on ne connaît pas les équivalents français ; un marchand anglais consent à donner des factures en français à un client qui les lui a demandées, mais s’excuse de ne pouvoir indiquer les noms d’outils en français parce que ses commis français ne connaissent pas la traduction et qu’il est au reste d’usage de les désigner en anglais chez les Canadiens français. Enfin, semble dire le bon capitaine Homier, à quoi sert de sauver la coque du navire si l’équipage s’est laissé angliciser ? Mais c’est un fugitif geste de lassitude, car, tout aussitôt il commande la manœuvre qui doit éviter l’écueil.

* * *

Dieu me garde de la présomption de vouloir ajouter quelque chose à la sagesse des conseils des spécialistes de la résistance ! mais n’est-il pas possible d’enseigner le vocabulaire à d’autres qu’aux ouvriers d’aujourd’hui, enracinés dans l’habitude et qui ne se corrigeront pas.

Pourquoi n’essaierait-on pas auprès des jeunes enfants ? On l’a dit, à cet âge la mémoire enregistre toutes les impressions comme une cire malléable, mais elle les garde aussi fidèlement que l’airain. J’en prends à témoin les expressions de tendresse, les chansons mêmes endormies depuis vingt et trente ans peut-être dans un coin obscur de la mémoire et qui vous sourdent aux lèvres devant un petit enfant. Ce sont les mots et les chansons qu’on entendit quand on avait son âge. On n’y avait peut-être pas pensé depuis ; et les voilà qui reviennent prises dans la poussière de tant de charmants souvenirs. Ce que la mère a dit et a voulu que son enfant retienne, il l’a retenu ; car très tard l’enfant garde quelque chose de cette intimité avec sa mère qui a suspendu sa vie à sa vie, qui a soumis aveuglement tout son être à sa volonté.

La langue que nos enfants parleront, sera celle que leurs mères leurs auront parlée. Dans leurs rêves, elles les ont voulus, savants et beaux ; elles peuvent leur donner la plus belle richesse immatérielle qui sait dans l’ordre intellectuelle, la possession dans toute sa beauté, dans toutes ses nuances chatoyantes de la langue française.

Pour cela, il suffit qu’elles l’apprennent. Le veulent-elles ?

L’affiche tutélaire

« On ne coiffe que les enfants accompagnés de leurs parents »

Si vous n’avez jamais vu cette affiche c’est que vous ne fréquentez pas chez Chapedelin. Elle s’étale, en belles lettres rondes bordées de rose, qu’on dirait écrites avec du ruban ; en lettres comme seules peuvent encore en faire quelques nonnes appliquées au fond d’un couvent. C’est en effet, une religieuse qui, poussée par les scrupules d’une conscience délicate a tracé cette affiche pour Chapedelin.

Et surtout si vous devez un jour conduire votre fils chez Chapedelin qui taille suivant toutes les coupes, les plus savantes, comme les plus vulgaires, tenez compte de son inexorable avis et soyez le témoin humble et pestant des pleutres hurlements de votre progéniture quand l’x grand ouvert des ciseaux menacera ses oreilles. Cet avis a son secret, Chapedelin son mystère. Je m’en vais vous les narrer tels que je les tiens d’un rare initié.

Il y avait donc une fois dans un certain « jardin de l’enfance » un petit blondin de six ans qui s’appelait Jean. Il était intelligent et docile, deux qualités qui se marient assez rarement chez les enfants. Cette heureuse rencontre et sa frimousse agréable suffirent à convaincre la directrice de l’école qu’il tiendrait excellemment le rôle de dominicain dans la pièce qu’on devait jouer à la fin de l’année.

Je vous ai dit que Jean était intelligent et docile. Ce fut donc peu de chose que de le prendre de jouer son rôle jusqu’au bout. Il fut convenu que la veille de la séance, il serait monastiquement tonsuré par Chapedelin, qui servait le clergé de la paroisse depuis vingt ans. Il en serait quitte pour garder la maison ou son chapeau pendant 24 heures, après quoi la tondeuse ferait disparaître la couronne capillaire et lisserait le crâne de Jean comme un œuf.

Le matin dit, la bonne directrice téléphona :

— Monsieur Chapedelin, il est dix heures. Dans un moment « mon acteur » sera chez vous. Je lui ai promis que vous feriez diligence pour éviter qu’il soit remarqué.

— Très bien, ma sœur ; je l’attends.

Chapedelin venait à peine d’accrocher le récepteur qu’un enfant aux yeux d’anthracite, à la chevelure crépue et nouée entrait dans l’établissement et se hissait sur l’un des fauteuils à bascule.

Chapedelin vous empoigne sa tondeuse qui mord à belles dents dans la toison. En un tour de main il vous avait fait de son client un novice accompli. Celui-ci paraissait de plus en plus timide à mesure que la tonte avançait, et ne soufflait pas mot. L’opération terminée, débarrassé de la lavette, il tendit à Chapedelin 15 sous enveloppés dans un papier, mais sur geste négatif du barbier, il les réintégra vivement dans son gousset. Cinq minutes passèrent dans un silence qui n’était rompu que par le cri-cri des rasoirs attaquant la barbe de deux clients affalés. Soudain Chapedelin perçoit des exclamations exhalées d’un gosier qui n’avait rien de canadien, un gosier gras, un gosier sentant l’ail si l’on peut dire. Il se retourne pour voir une matrone juive qui pousse devant lui, horrifiée, un dominicain en culottes.

Chapedelin se gratte la tête vivement, comme il fait quand il est très embarrassé.

. . . .

C’est depuis le lendemain que règne, au-dessus de la théorie des fioles parfumées, en plein milieu du grand miroir biseauté, l’avis que je vous ai transcris plus haut.

La bulle

L’enfant plonge sa pipette de terre cuite dans le bol rempli de savonnage. Un instant, le liquide gris-bleu bouillonne bruyamment, se couvre, à la surface, de bouffissures aux teintes satinées comme des perles.

Il en cueille une dextrement, l’absorbe dans le fourneau de sa pipe, puis, pendant que ses joues s’arrondissent graduellement, il souffle, souffle encore jusqu’à ce qu’une bulle fleurisse soudain, irréelle et superbe. Le bambin cesse de souffler ; avec des gestes précieux, il élève à la hauteur de ses yeux la grosse boule qui oscille avec des mouvements élastiques, et comme à regret, mollement, il en détache sa pipe. Le ballon savonneux, diapré comme un corps de libellule, se déformant sur les ondes invisibles de l’air, s’en va d’une course irrégulière et gracieuse. Un instant, il se pose au bord d’un meuble, s’écrasant à la base, prêt à crever. Non. Un souffle, qui l’irise de mille couleurs nouvelles, a passé. La bulle a frémi. Sur cette aile imprévue que l’ambiance lui donne, elle a repris sa course capricieuse, elle a retrouvé sa rotondité. Elle va encore une minute, suivie par les yeux de l’enfant, où se reflète une craintive admiration. Soudain, la bulle se heurte à l’arête vive d’un meuble, crève...

Le rameur

Par ces jours de pluie abondante, le fleuve se transforme. Il déborde de son lit, gagne des terres sèches jusque-là et dont les hautes herbes brûlées font d’étranges plantes aquatiques. Pendant des heures entières, une buée floue et à peine transparente le recouvre, derrière laquelle s’abolit l’autre rive. On dirait une mer sans bornes fermée par l’horizon gris, sans les bruits de l’autre côté qui parviennent plus distincts et plus nets que jamais à l’oreille : les gouttelettes infinitésimales du brouillard soutiennent leurs ondes sonores et les transmettent intactes.

J’étais là l’autre jour où le rare soleil d’automne perçait timidement l’ouate des nuages. Les classes étaient fermées pour je ne sais quelle fête et les petits villageois s’amusaient sur la berge à lancer des pierres plates qui glissaient sur l’eau épaisse et paisible comme de l’huile jusqu’à ce qu’au loin, après une glissade finale, elles disparussent. Si, par hasard, une de ces pierres, accomplissait un plus long trajet défiant les lois de la pesanteur, les enfants saluaient par des cris de joie l’exploit de leur camarade.

L’un d’eux, le plus grand, le plus fort et, sans doute, le plus audacieux, se lassa tôt de ce manège et je le vis se diriger vers un endroit où deux barques appuyaient sur le sable fin du rivage leurs nez plats. Il en poussa une dans l’eau, avec effort, puis l’autre. Et tout de suite son manège m’intéressa. Que peut-il bien vouloir faire, si petit, avec deux bateaux ? Je ne tardai pas à être renseigné. Se penchant sur l’un d’eux, il retira de sous les bancs un long aviron, sauta dans l’embarcation, s’arc-bouta, un moment, puis, quand il se trouva éloigné de quelques pieds du rivage, il attira vers lui la seconde chaloupe. Celle-ci heurta son embarcation si fort que le godilleur oscilla et faillit choir ; mais il reprit son équilibre, et, se servant de son aviron comme d’une gaffe, il attira le long de la sienne l’autre chaloupe. Quand les deux se trouvèrent à peu près parallèles, prudemment, si on peut faire prudemment des choses imprudentes, il se hissa sur le banc de son embarcation, puis posa son pied sur le banc de l’autre. Il avait ainsi un pied dans chaque bateau. Il enfonça son aviron sous l’eau, et avant de se donner un élan, il s’écria triomphant pour attirer l’attention de ses camarades qui ne s’étaient pas occupés de lui : « Ti-Toine a pas besoin de glace pour aller en skis ! »

Aussitôt, du groupe de petits joueurs ne s’échappa qu’une seule exclamation : « Tention, Ti-Toine, tu vas tomber, tu vas te neyer. »

Mais Ti-Toine avait déjà pris son élan. Les deux chaloupes se heurtent l’une contre l’autre puis se séparent violemment. Il se sert de ses jambes comme de pinces pour les retenir ensemble mais elles sont de bois franc et lourdes à manier. Il s’arc-boute tant qu’il peut dans un magnifique effort, mais le moment vient où il doit lâcher une chaloupe, sans doute pour remettre les deux pieds dans la même. Il ne le peut et perdant l’équilibre, il choit au beau milieu de la vase du rivage.

Cette scène m’amusa, et je songeai qu’il est toujours imprudent d’avoir un pied dans chaque bateau. Mais que d’hommes faits ne sont pas, au moral, plus sages que Ti-Toine ! Ils veulent défier les lois de l’équilibre. Patatras ! ils feront comme lui. Tandis que s’ils lâchaient l’une des deux barques et se penchaient résolument sur les avirons, quels merveilleux rameurs ils feraient !

« Firpapa »

Bébé ne voit pas souvent les étoiles. Quand elles paraissent, le bonhomme au sable a d’ordinaire fait sa tournée somnifère et embrouillé la vue de tous les bambins.

L’autre soir, en faveur du beau temps exceptionnel et de la chaleur excessive, les austères règlements maternels avaient été fléchis, et les deux ans de bébé vécurent pendant quelques moments dans un émerveillement continuel à mesure qu’il voyait éclore au ciel un nouvel astre. À chaque ponction de la voûte d’azur, c’étaient des cris d’étonnement : « Encore une ; y en a beaucoup des étoiles, hein maman ? »

Dans la rue scintillaient presque aussi nombreuses les étoiles de la M. L. H. and P., bien plus grosses et bien plus brillantes que les autres ; mais les enfants dans l’innocence de leur âme sont si près de Dieu qu’ils comprennent que les merveilles de la création dépassent de beaucoup en beauté et en intérêt les inventions modernes. Et bébé n’avait d’yeux que pour la voûte céleste.

On lui expliquait qu’il y en avait là-bas qui sur l’azur formaient de curieuses broderies, des chiffres cryptiques où les mages prétendaient lire des signes ; et on les lui expliquait ces signes dans les termes simples que les gens naïfs de la campagne emploient et qui sont bien plus aptes à frapper l’intelligence des tout petits : la chaise de ma grand-mère, la cuillère à pot, etc. Mais bébé ne voyait que du feu au firmament, et les lignes ardentes des dessins célestes l’aveuglaient pour ainsi dire, il ne pouvait en saisir les contours incandescents.

Bébé était en extase et ses lèvres au carmin répétaient à intervalles réguliers, dans un souffle : « C’est beau, hein ? »

Si absorbé qu’il soit, il y a une faute que vous ne pourrez jamais faire commettre à bébé : celle de montrer une préférence quelconque pour papa ou pour maman. Son petit cœur devine qu’il est pris comme dans un filet entre les deux et que tout ce que maman peut avoir de liens pour s’attacher à une créature terrestre elle en a enlacé bébé et que papa a fait de même. Il devine qu’il serait injuste d’aimer l’un plus que l’autre.

Quand il eut bien contemplé la nuit, le moment vint de le coucher et la tante qui le tenait sur ses genoux, comme pour résumer l’impression de la soirée, lui dit, employant un mot qu’il n’avait pas encore entendu, et qui le tira de sa songerie : « Il est beau le firmament, hein bébé ? »

Mais bébé : « Il est beau aussi le firpapa. » Ainsi bébé créa son premier néologisme.

Le Petit Monde,
recueil de billets du soir
de Louis Dupire (1887-1942),
est paru à Montréal en 1919.

ISBN : 978-2-89668-970-5
© Vertiges éditeur, 2019
Dépôt légal – BAnQ et BAC

– 0971e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org